



HAL
open science

Les paroles antérieures selon Jean Peytard. Tiers-parlant et masse interdiscursive

Marie-Anne Paveau

► **To cite this version:**

Marie-Anne Paveau. Les paroles antérieures selon Jean Peytard. Tiers-parlant et masse interdiscursive. Mongi Madini, Andrée Chauvin-Vileno, Séverine Equoy-Hutin. Jean Peytard, syntagmes et entailles, Lambert-Lucas, 2014. hal-01163506

HAL Id: hal-01163506

<https://sorbonne-paris-nord.hal.science/hal-01163506v1>

Submitted on 13 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Introduction

Les hommages devraient plus souvent porter sur les travaux des chercheurs honorés, plutôt que de refléter ceux des collègues honorant. Relire l'œuvre de Jean Peytard a été en effet pour moi une belle occasion de revisiter l'histoire de la théorie du discours et d'enrichir le dossier de ses concepts fondateurs. Parmi eux, dans les débuts des années 1970, tant chez plusieurs chercheurs en théorie du discours, l'idée d'une antériorité de la parole : un « déjà-là » puis un « interdiscours », chez Michel Pécheux, une « mémoire discursive » chez Jean-Jacques Courtine, et, chez Jean Peytard, des « tiers-parlant » et une « masse interdiscursive » qui se présente parfois sous la forme *interdiscursivité*. Et puis, après, des héritages et des préconceptions : mémoire interdiscursive, diversification des types d'interdiscursivité, prédiscours, etc.

Je propose de tenter de retracer ici l'histoire des deux notions de tiers-parlant et de masse interdiscursive avec l'objectif d'identifier les questions qu'elles soulèvent dans notre pratique contemporaine de l'analyse du discours. Après les avoir décrites dans leurs contextes d'apparition (1.), j'essaierai d'en retracer les filiations, traditions et déplacements (2.), pour en brosser finalement une sorte de portrait conceptuel (3.).

1. Les deux notions de tiers-parlant et d'interdiscursivité

1.1. Le tiers-parlant

La définition la plus détaillée du tiers-parlant figure dans un article de *Semen* en 1993, mais on la trouve sous diverses formes et approfondissements dans d'autres travaux (1989, 1992, 1994, 1995) :

2.1.1. Le Tiers-parlant

L'échange verbal est le lieu où se manifestent avec insistance des effets de "dramatisation discursive" que je définirai comme "la mise en mots" (ici dans l'oral), non seulement des pôles de la communication (le "je", le "tu"), mais aussi du "il" sous la forme du "*tiers-parlant*". J'entends par "tiers-parlant" un ensemble indéfini d'énoncés prêtés à des énonciateurs, dont la trace est manifestée par : " les gens disent que..., on dit que..., on prétend que..., mon ami m'a dit que...". Énoncés qui appartiennent à la *masse interdiscursive*, à laquelle empruntent les agents de l'échange verbal pour densifier leurs propos. Mouvement locutoire marqué d'un "je-te-dis-que-les gens-disent que". Mais une gradation se manifeste, depuis l'énoncé relaté de type doxique jusqu'à la nomination précise d'un personnage. Autrement dit, l'instance de la "persona" peut prendre les formes de "on", de "celui qui", "mon frère", "Jacques m'a raconté que...". Etc. (Peytard 1993 : 140 ; je souligne).

On constate qu'il s'agit d'un concept entièrement énonciatif, prenant en compte des discours désignés comme « indéfinis ». L'usage de la notion de tiers a provoqué des interrogations et serait issue de Lacan selon Philippe Schepens (1999 : 53) ; qui dit Lacan dit psychanalyse et qui dit psychanalyse dit inconscient. Or je ne vois rien, dans les textes de Jean Peytard, qui réfère à quelque chose d'inconscient (pour Freud, le tiers est une notion plutôt clinique, et pour Lacan, dans *Le moment de conclure*, son dernier séminaire, le tiers est ce qui articule le fantasme au réel, c'est-à-dire le père et le nom du père). Que le mot *tiers* ait circulé en analyse du discours à partir de la psychanalyse est probable ; mais il ne s'agit pas, dans le dispositif mis en place par Jean Peytard, d'une notion psychanalytique.

C'est plutôt un concept large, voire vague, qui correspond au style épistémologique de Jean Peytard, comme le souligne bien Sophie Moirand :

Il ne cherchait pas en effet à exposer une théorie aboutie, ni des résultats d'analyse définitifs, ni un « modèle » à reproduire... D'où la difficulté que l'on rencontre à reprendre les concepts ou notions qui sous-tendaient ce qu'il voulait élaborer (Moirand 2012 : document de travail).

On pourrait dire que les concepts de Jean Peytard sont plastiques, plus faits pour repérer et décrire des phénomènes que pour en élaborer une théorie systématique. C'est finalement leur vague qui les rend opératoires, car ils s'adaptent aux différents terrains scientifiques.

1.2. Une gradation des notions

Un concept vague n'en est pas pour autant dépourvu de contenu. Le tiers-parlant de Jean Peytard fait l'objet d'une typologie reposant sur des indices énonciatifs. Cette typologie est en partie représentationnelle puisqu'elle repose sur des images :

2.1.3. Les images du tiers-parlant.

Sur trois entretiens, j'ai esquissé une typologie des indices pour apercevoir les "images du tiers parlant". On trouve :

– des indices d'*indéfinition* : "j'écoute un peu ce qu'on me dit..., personne n'est là pour nous dire...". Masse parlante évoquée, celle du "on dit".

– des indices de "*pluralité*" : "les gens me demandaient "tu veux que je t'aide..., beaucoup de gens en parlent sans savoir...". Masse plurielle qui porte le sème "animé + humain" qui peut prendre d'autres formes : "certains amis disaient...», "les jeunes ils me disaient...". On voit que la définition de la source discursive se précise.

– des indices de "*singularité*" : "un médecin me l'a dit..., "mon frère m'a dit" tu vois..., "la bonne femme elle me regarde "ah ! oui, peut-être...". Le tiers-parlant est défini comme énonciateur unique.

Du "on", image estompée et floue à l'identification précise du tiers, à chaque fois l'image d'un dire est proposée. Le locuteur découpe dans l'univers interdiscursif des zones à définition variable. C'est par l'examen de ces formes que l'on peut voir le style singulier du locuteur. Et ce style le caractérise dans le "jeu évaluatif" qu'il fait sur le langage des autres (Peytard 1993 : 140).

Cette typologie est dynamique : on remarque une gradation entre les trois types proposés, qui va de l'indéfinition à la singularité, dans un esprit très « grammairien » (cette évolution de l'indéfini au singulier est celle de l'article, par exemple). Dans le premier cas, impossibilité d'identifier une source énonciative, définissable uniquement par son indéfinition même ; dans le second pluralité comme ensemble d'éléments identifiables mis ensemble et saisis comme groupe ; dans le troisième, singularité de la parole d'un sujet énonciateur unique. On peut figurer ce dynamisme dans le schéma suivant :



Schéma 1. Gradation : images du tiers-parlant

Cette typologie témoigne également d'un souci de rendre compte de la pluralité des formes du tiers dans les situations authentiques et diverses de communication : c'est un souci du contexte. En revanche les formes sont présentées comme homogènes, ce qui peut faire actuellement l'objet d'une

critique : la persona est présentée comme singulière alors même qu'il pourrait s'agir d'un leurre, ce que la conception de J. Peytard ne permet pas d'envisager (je reviens sur ce point en 2. et 3).

1.3. La masse interdiscursive et l'interdiscursivité

La notion d'interdiscursivité constitue un phénomène d'histoire des idées et de filiation épistémologique très intéressant : l'interdiscursivité est en effet fréquemment posée comme un concept bakhtinien que l'analyse du discours dite française aurait redécouvert (voir Paveau 2010a à propos de Peytard 1995), ce qui est clairement énoncé dans l'ouvrage de 1992 de Sophie Moirand et Jean Peytard, à l'intérieur du premier chapitre consacré à l'histoire des notions :

La découverte des travaux de M. Bakhtine nous apprend que la linguistique de l'énonciation [...] avait déjà trouvé ses thèses au cours des années 1920, et qu'une théorie du discours, sous la forme qui se révélera la plus audacieusement novatrice, la théorie de l'intertexte et de l'interdiscursivité, était, déjà, ailleurs, précisément formulée et développée.

[La découverte de Bakhtine est] un accent mis sur une problématique entrevue, soupçonnée d'existence, mais ni définie, ni vraiment décrite, une problématique qui soudainement élargit le champ des analyses et éclaire tout un paysage épistémologique : une problématique de l'interdiscursivité (souligné dans le texte) – (Moirand, Peytard 1992 : 14 et 20).

On sait qu'il s'agit là d'une relecture inexacte et Sophie Moirand en donne d'ailleurs ce qui m'en semble une explication dans sa conférence de 2012 : « L'interdiscursivité, on le verra plus loin, ne recouvre pas chez Peytard le même sens que chez Pêcheux » (Moirand 2012 : document de travail). J'avais parlé de « bakhtinisation » des notions dues généralement à Michel Pêcheux et son entourage dans ma synthèse d'habilitation en 2004 (Paveau 2004), terme repris dans un travail collectif sur l'histoire de l'analyse du discours (Paveau, Rosier 2005). Par ailleurs, la notion subit une grammaticalisation impliquée par celle du dialogisme (Paveau 2010b, Paveau à par.) : des formes langagières sont par exemple désormais attribuées au type particulier du « dialogisme interdiscursif », comme le montrent de nombreuses descriptions, en particulier dans les dictionnaires d'analyse du discours (Charaudeau & Maingueneau 2002, Détrie, Siblot & Vérine 2001). Pour des raisons que j'expliquerai plus bas, l'interdiscours et l'interdiscursivité ont été perçus, à partir de la fin des années 1980 comme issus des travaux de Bakhtine (à l'époque l'attribution de travaux à Volochinov n'avait pas été faite). Il est remarquable à cet égard que Michel Pêcheux apparaisse pour la première fois dans l'ouvrage de Sophie Moirand et Jean Peytard dans la section « grammaire et discursivité ». Il est précisé que Michel Pêcheux découvre l'interdiscursivité « avant même que ne soient publiés en français les premiers textes de Bakhtine » (p. 32), sans que l'on puisse lever une ambiguïté : l'aurait-il inventée, ou seulement trouvée ? Cette relecture un peu anachronique, qui feraient des textes de Bakhtine la source de la notion d'interdiscours, n'est finalement pas étonnante : l'interdiscours constitue quasiment un cas d'école pour l'observation des transmissions et filiations théoriques.

2. Filiations, traditions, déplacements

J'ai retracé dans plusieurs travaux antérieurs (Paveau 2004, 2006, 2010a, Paveau & Rosier 2005) la généalogie des notions d'interdiscours et d'intradiscours et de préconstruit. J'en présente ici une synthèse articulée à la lecture qu'en a faite Jean Peytard. Je vois trois phases dans l'histoire théorique de la notion, comme le résume le schéma ci-dessous : une phase d'élaboration, puis une période de fécondité avec la production d'autres notions, et enfin une réinterprétation.

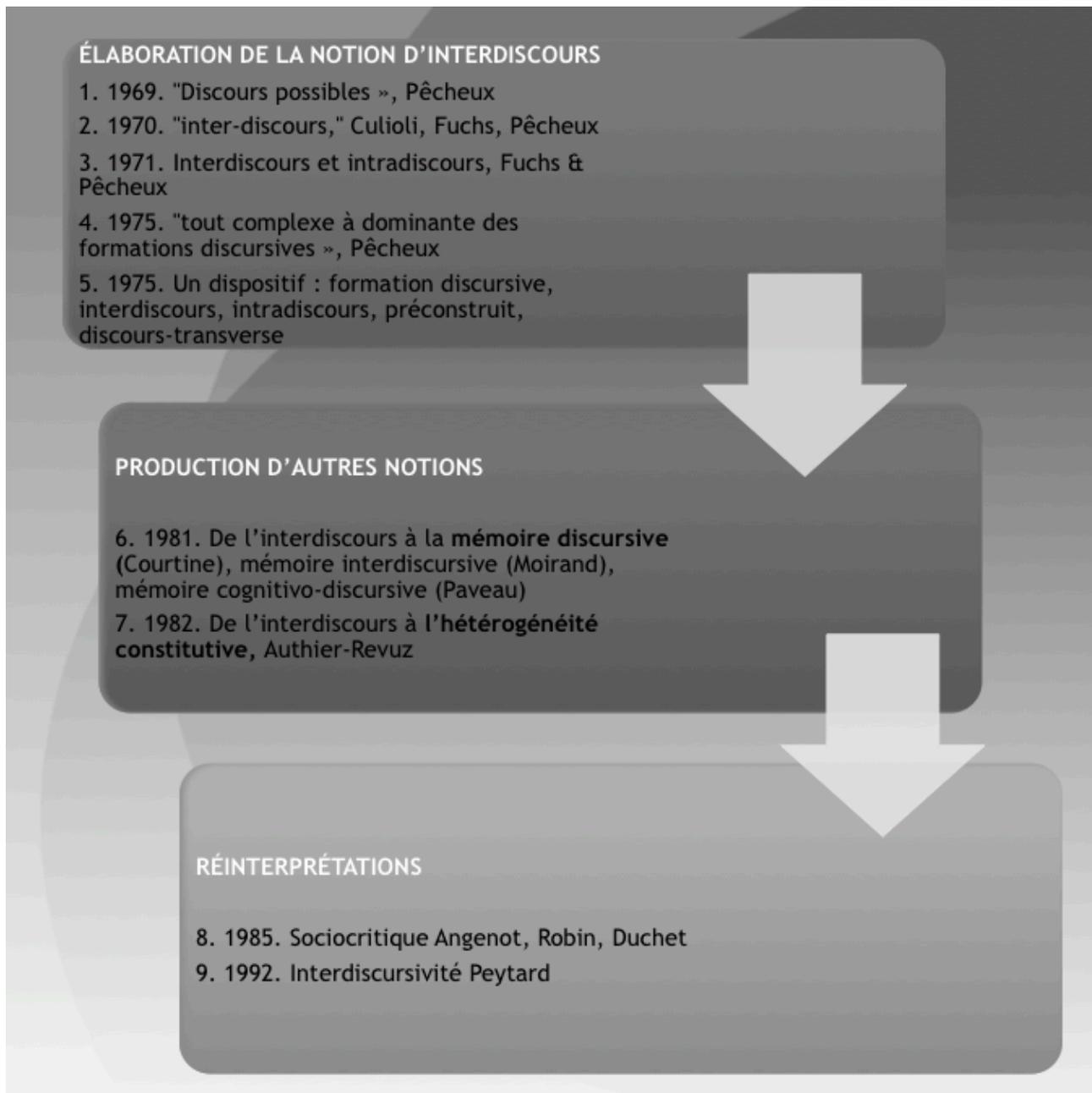


Schéma 2. Les trois phases de l'histoire de l'interdiscours

Phase 1 : élaboration de la notion d'interdiscours

1. 1969 : « L'ensemble des discours possibles », Michel Pêcheux

La phase 1 est inaugurée par la toute première proposition de Michel Pêcheux en 1969, à l'époque où le mot d'*interdiscours* n'existait pas encore, mais où il proposait l'idée de « l'ensemble des discours possibles :

[...] la normalité locale qui contrôle la production d'un type de discours donné concerne non seulement *la nature des prédicats qui sont attribués à un sujet, mais aussi les transformations que ces prédicats subissent au fil du discours* [...] Ceci suppose *qu'il est impossible d'analyser un discours comme un texte, c'est-à-dire comme une séquence linguistique fermée sur elle-même, mais qu'il est nécessaire de le référer à l'ensemble des discours possibles à partir d'un état défini des conditions de production* [...] (Pêcheux 1969 : 12 et 16)

2. 1970 : apparition de l'« inter-discours », Antoine Culioli, Catherine Fuchs, Michel Pêcheux

C'est ensuite au cours de sa collaboration avec Antoine Culioli et Catherine Fuchs, dans un fascicule de 1970 peu connu, que, à ma connaissance, la première occurrence d'*interdiscours* apparaît, sous la forme *inter-discours*, avec une définition simple et claire, « effet d'un discours sur un autre discours » :

Dans sa définition classique, la rhétorique concerne à la fois ce qu'on pourrait appeler la sémantique des domaines [...] et « l'ordre et l'enchaînement des idées », *i.e.* les mécanismes stratégiques d'un discours par rapport aux effets qu'il est destiné à produire. L'usage du mot *rhétorique* renvoie ici explicitement au premier sens [...] ; il faut toutefois souligner que cet emploi renvoie implicitement à l'existence de l'inter-discours (effet d'un discours sur un autre discours) comme base sur laquelle s'organisent les « mécanismes stratégiques » évoqués plus haut. Cela signifie que l'on est ainsi au niveau du « on parle » ou du « ça parle », c'est-à-dire au niveau non-conscient (niveau du pré-asserté : lexis et relation primitive) – (Culioli *et al.* 1970 : 7, note VII).

3. 1971 : Interdiscours et intradiscours, Catherine Fuchs et Michel Pêcheux

Dans la suite de son travail avec Catherine Fuchs (Pêcheux & Fuchs 1971), Michel Pêcheux définit l'interdiscours comme une détermination préalable produisant un effet d'antériorité évidente. Sont alors distingués, pour soutenir une distinction entre discours scientifique et discours idéologique (le « conceptuel-scientifique » opposé au « notionnel-idéologique »), trois mécanismes discursifs, situés au niveau de l'intradiscours, et qui produisent du discours idéologique parce qu'il présuppose des évidences antérieures (je résume) : l'enchâssement d'un préconstruit, illustré par le fait qu'une proposition SY [*le facteur passe*] est intercalée dans SX [*le passage du facteur amuse toujours les enfants*] ; l'articulation d'assertions (si *Les triangles sont des figures fermées* = SY et que *Les triangles ont une surface calculable* = SX, alors on peut avoir la phrase *Les triangles, qui sont des figures fermées, ont une surface calculable*, qui constitue un énoncé contenant une généralisation non pas antérieure mais fabriquée) ; le mécanisme intra-discursif de substitution, qui permet par exemple de passer de *triangle ayant un angle droit* à *triangle rectangle* par une adjectivisation.

Ces trois mécanismes reposent sur la présence de l'interdiscours, convoqué en quelque sorte dans l'intradiscours, et qui produit un effet de « déjà-là » : le triangle semble doté préalablement, et presque ontologiquement de traits qui sont en fait construits en discours. Appliqués à des thèmes non scientifiques, mais politiques par exemple, ces trois mécanismes participeront au redoutable dispositif du discours idéologique.

4. 1975 : le « tout complexe à dominante des formations discursives », Michel Pêcheux

À la fin de ce que j'ai appelé la phase d'élaboration de la notion, apparaît la fameuse et désormais absconse définition qui fait appel au vocabulaire marxiste-léniniste de l'époque :

Nous proposons d'appeler interdiscours ce « tout complexe à dominante » des formations discursives, en précisant bien qu'il est lui aussi soumis à la loi d'inégalité-contradiction-subordination dont nous avons dit qu'elle caractérisait le complexe des formations idéologiques.

Nous dirons dans ces conditions que le propre de toute formation discursive est de dissimuler, dans la transparence du sens qui s'y forme, l'objectivité matérielle contradictoire de l'interdiscours, déterminant cette formation discursive comme telle, objectivité matérielle qui réside dans le fait que « ça parle » toujours « avant, ailleurs et indépendamment », c'est-à-dire sous la domination du complexe des formations idéologiques (Pêcheux 1975 : 146-147).

À partir de ce travail, et des *Vérités de La Palice*, paru en 1975, la notion d'interdiscours est prise dans un dispositif qui l'articule à trois autres notions : l'intradiscours, le préconstruit et le discours-transverse.

5. 1975 : un dispositif complexe. Michel Pêcheux

Denise Maldidier a souvent souligné l'inséparabilité de ces notions et le risque théorique qu'il y avait à les traiter singulièrement. Elles se sont pourtant littéralement envolées de leur système

d'origine (sauf peut-être le discours-transverse qui semble avoir presque disparu des équipements théoriques des discursivistes), dotées désormais d'une autonomie qui à la fois les affaiblit et les élargit, leur permettant sans doute une meilleure puissance descriptive tout en leur enlevant de leur efficace théorique.

Phase 2. Production d'autres notions

À partir de la fin des années 1970, et en particulier sous l'impulsion des travaux de Jean-Jacques Courtine et Jacqueline Authier-Revuz, la notion d'interdiscours fonctionne comme le point de départ d'autres constructions théoriques.

6. 1981. De l'interdiscours à la mémoire discursive. Jean-Jacques Courtine

Jean-Jacques Courtine propose une descendance épistémique à l'interdiscours de Michel Pêcheux. Il repense et redéfinit la notion dans l'horizon de construction d'une autre notion, la mémoire discursive. Pour Jean-Jacques Courtine, l'interdiscours est un processus dynamique de remise en jeu des préconstruits, qu'il s'agisse de les réassurer en les répétant ou des les modifier, voire de les oublier :

L'interdiscours d'une FD doit ainsi être pensé comme un processus de reconfiguration incessante dans lequel le savoir d'une FD est conduit, en fonction des positions idéologiques que cette FD représente dans une conjoncture déterminée, à incorporer des éléments préconstruits produits à l'extérieur de lui-même, à en produire la redéfinition ou le retournement ; à susciter également le rappel de ses propres éléments, à en organiser la répétition, mais aussi à en provoquer éventuellement l'effacement, l'oubli ou même la dénégation (Courtine 1981 : 25).

À partir de là, la notion d'interdiscours est repensée à partir d'un autre champ épistémologique et théorique, l'histoire, et la mémoire discursive, notion puissante promise à un bel avenir épistémique, est alors posée et définie :

Ce que nous entendons par le terme de « mémoire discursive » est distinct de toute mémorisation psychologique du type de celle dont les psycholinguistes s'attachent à produire la mesure chronométrique (ainsi pour prendre un exemple récent, le travail de Kintsch et van Dijk (75) sur les processus cognitifs impliqués dans la mémoire des textes). La notion de mémoire discursive concerne l'existence historique de l'énoncé au sein de pratiques discursives réglées par des appareils idéologiques [...] (Courtine 1981 : 52-53).

En 1994, dans un numéro de *Langages* qu'il dirige sur le rapport entre histoire, mémoire et langage, Jean-Jacques Courtine approfondira et fera évoluer cette notion de mémoire discursive, qui sera ensuite reformulée en « mémoire interdiscursive » par Alain Lecomte, et, plus longuement, par Sophie Moirand (2003, 2004, 2007a, 2007b). Prenant la suite, j'ai moi-même proposé en 2006 la notion de mémoire cognitivo-discursive, dans le cadre d'une articulation entre théorie du discours et cognition sociale (Paveau 2006).

On voit donc que la notion d'interdiscours, grâce à sa forte puissance théorique, a constitué un point de départ pour d'autres notions opératoires en analyse du discours.

7. 1982. De l'interdiscours à l'hétérogénéité constitutive, Jacqueline Authier-Revuz

On sait que la notion d'hétérogénéité de Jacqueline Authier-Revuz est fortement inspirée de l'interdiscours de Michel Pêcheux (ce point est longuement détaillé dans Authier-Revuz 1995) : quand il s'agit de la structuration inconsciente du discours, elle est « constitutive » et ne peut faire l'objet d'une analyse linguistique ; quand elle est saisissable car marquée par des processus langagiers conscients, elle est montrée et analysable. Le « montré » de Jacqueline Authier-Revuz est soutenu par le dialogique de Bakhtine et là se produit une redistribution épistémique majeure.

En effet, ce moment du passage de l'interdiscours à l'hétérogénéité est un moment absolument charnière dans l'histoire de l'analyse du discours en France : il se produit un croisement, qui sera ensuite un mélange entre deux paradigmes pourtant antinomiques. Le dialogisme est en effet très rapidement acclimaté dans le paysage théorique du début des années 1980, à partir du célèbre article de Jacqueline Authier-Revuz de 1982. C'est elle qui l'articule avec l'interdiscours issu des propositions de Pêcheux et de la division du sujet posée par Lacan, au sein de la notion d'hétérogénéité qu'elle fait entrer dans le corpus de la linguistique, sous la forme du non-un. Comme elle le souligne elle-même, très explicitement, dans son ouvrage de 1995, Michel Pêcheux et Bakhtine divergent sur deux points fondamentaux : la langue et l'inconscient. Mais cela n'a pas empêché qu'une riche typologie de dialogismes s'établissent, croisant les origines et les paradigmes, et produisant un horizon de rétrospection remarquable. La notion de dialogisme interdiscursif par exemple, proposée par Jacqueline Authier-Revuz en 1982, et qui a fait l'objet depuis de nombreuses applications et exploitations, est souvent attribuée à Bakhtine (Paveau 2010b) : il est intéressant de noter que l'on ne trouve nulle part, dans les synthèses théoriques et méthodologiques en analyse du discours, d'attribution du « dialogisme interdiscursif » et « interlocutif » à Jacqueline Authier-Revuz. Dans les deux principaux dictionnaires (celui des praxématiciens en 2001, et celui de Charaudeau-Maingueau de 2002), ces notions sont intégrées ou juxtaposées à la description du dialogisme bakhtinien. L'interdiscursivité s'est donc très vite naturalisée et le mot *interdiscursivité* est devenu le terme désignant le dialogisme en analyse du discours. Des expressions comme « interdiscursivité bakhtinienne » ou « la notion bakhtinienne de dialogisme interdiscursif » ont rapidement circulé. En fait, cette notion n'existe pas dans le corpus du Cercle, et « l'interdiscursif » du dialogisme interdiscursif est bien dû à Michel Pêcheux, qui est, à un moment donné, littéralement recouvert par Bakhtine.

Phase 3 : réinterprétations

Dans un troisième moment, il semble que la notion ait fait l'objet, au-delà de constructions théoriques nouvelles, de véritables réinterprétations.

8. 1982-1989. La sociocritique, Marc Angenot, Régine Robin, Claude Duchet

Marc Angenot et Régine Robin accomplissent un double déplacement, personnel et conceptuel, au Canada. Dans les années 1982-1989, ils contribuent largement à établir le cadre de la sociocritique qui a très vite capté les propositions de Michel Pêcheux et de ses collaborateurs pour des raisons d'affinités militantes. À ce double déplacement s'en ajoute un autre, les corpus de la sociocritique étant souvent littéraires, ce qui n'est pas le cas en France, où l'analyse du discours est née dans les discours politiques. Une articulation est alors faite entre l'interdiscours, extrait de la théorie marxiste du discours, et le « discours social » proposé par ou autour de Claude Duchet dans le cadre de la sociocritique. La notion de discours social peut être comprise sous le sens d'ensemble des discours antérieurs de toutes sortes qui circulent dans la société et dont le texte littéraire se fait l'écho. De ce lien naît la notion d'« interdiscursivité textuelle ». Les extraits suivants témoignent bien de ces déplacements :

- Interdiscursivité : [...] tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit dans un état de société donné [...]. Tout ce qui se narre et s'argumente, si l'on pose par hypothèse que la narration et l'argumentation sont les deux modes fondamentaux de la mise en discours (Angenot 1982 : 107).
 - Si texte et discours sont à prendre dans un même paradigme langagier, force est de constater qu'à la problématique de la « littérarité » et à celle de « l'intertextualité », si caractéristiques du texte littéraire pris dans sa clôture, il faut désormais ajouter sinon substituer une problématique de l'interdiscursivité qui se déploierait dans tous les domaines du social [...] (Robin 1989 : 16).
 - L'interdiscursivité textuelle : hypothèses de travail
- Corollaire obligé, par l'« (inter)discours » j'entends le discours singulier ou l'ensemble des discours spécifiques et des textes socialement signifiants, insérés plus ou moins manifestement dans la

structure textuelle et que l'on retrouve dans sa mémoire à la lecture d'un passage ou d'un segment plus développé du roman (Kwaterko 1998 : 7).

– Partant de l'idée d'« interdiscours », qui pénètre, après les travaux en théorie du discours de Michel Pêcheux, la réflexion sociocritique avec toute la complexité des variables définitionnelles, ma démarche vise à traiter l'interdiscursivité comme phénomène proprement textuel, c'est-à-dire comme un « discours social » spécifiquement romanesque, se déployant, selon Claude Duchet, de façon particulièrement intense dans le texte du roman (Kwaterko 1998 : 9).

L'interdiscursivité est donc transportée et du coup réinterprétée du côté du texte, ce qui constitue une transformation fondamentale, si l'on se rappelle la toute première définition de la notion par Michel Pêcheux mentionnée plus haut (« il est impossible d'analyser un discours comme un texte »).

9. 1992. L'interdiscursivité, Jean Peytard

Cette rapide généalogie de la notion permet de mieux comprendre l'usage de la notion par Jean Peytard. C'est un usage très plastique, généralisant, à forte fonction descriptive. Son interdiscursivité est une notion pour comprendre, pour se repérer dans les maillages serrés et hétérogènes du discours. Elle désigne plus un phénomène de la vie langagière des hommes qu'elle ne constitue une notion théoriquement opératoire : penser surtout la vie humaine du langage, c'était le style épistémologique de Jean Peytard. Par conséquent, sa bakhtinisation s'explique assez bien : il est vrai que Bakhtine, sous le nom de dialogisme, a décrit des phénomènes analogues. Personne sans doute mieux que Sophie Moirand n'a saisi la manière dont Jean Peytard construisait la connaissance linguistique :

Jean Peytard est en ce sens *um precursor no campo da linguistica discursiva*, comme le dit le titre de ce colloque, une linguistique discursive fortement marquée par l'histoire de l'analyse sémiotique des textes littéraires (de Barthes à Kristeva), moins fortement, il me semble, par l'histoire de l'analyse du discours française des années 1970 (celle de Pêcheux, par exemple, mais aussi celle de Dubois, ou de Marcellesi, de Gardin), qu'il retrouvera dans les années 1980-1990. Cette linguistique du discours sera également marquée par l'importance de concepts venus d'ailleurs, de Bakhtine, de Vygotsky, de Labov, de Jean-Blaise Grize... (Moirand 2012, papier de travail).

Cela m'amène à questionner l'identité conceptuelle des notions avancées par Jean Peytard et à essayer de comprendre surtout quelles questions il pose à la théorie du discours.

3. Identité conceptuelle des propositions de Jean Peytard : questions

Il me semble que la manière (épistémologique) dont Jean Peytard traite la question des antérieurs du discours permet d'interroger cette réalité même et les différents concepts qui l'ont formulée successivement, avec une grande fécondité.

3.1. L'interdiscours est-il singulier ou pluriel ?

La notion de tiers-parlant telle qu'elle présentée sous la forme d'une gradation pose le problème de la multiplicité vs unicité des voix dans l'interdiscours. Dans une autre perspective, c'est la question de la nature discursive de la doxa qui est posée : dans son ouvrage de 2000 sur l'argumentation, Ruth Amossy pose directement l'équation entre interdiscursivité et doxa, ce qui revient à interpréter l'interdiscursivité comme homogène et surtout indéfinie énonciativement parlant (le cas du tiers-parlant comme persona devient alors impossible) : « Nous utiliserons le terme d'interdiscours pour renvoyer à la dissémination et à la circulation des éléments doxiques dans des discours de tous types » (Amossy 2000 : 99). Cette homogénéisation ne figure pas dans le programme d'origine de l'interdiscours, reposant au contraire sur la division du sujet et l'idée d'une rupture qui produit du « transverse ». Il y a dans l'assimilation de l'interdiscursivité à la doxa un appauvrissement de la

notion que Jean Peytard n'accomplit pas, conservant dans la gradation de la notion de tiers-parlant une certaine puissance explicative.

Mais sur ce point de la multiplicité conflictuelle des voix qui se déploient dans l'interdiscours, c'est sans doute Pierre Macherey qui est le meilleur « conservateur » de la notion, dans un autre champ que celui de la linguistique, la philosophie, domaine d'origine de bien des propositions de l'époque structuraliste d'ailleurs :

L'interdiscours, c'est cette organisation complexe à dominante, donc potentiellement conflictuelle, qui fait que, là où ça parle, il y a obligatoirement du rapport de forces, générateur de tensions et d'ambiguïtés de sens, et éventuellement d'écarts de conduite, tensions et ambiguïtés totalement ignorées sur le plan de l'intradiscours, où ne jouent que les règles de la langue, d'une manière qui ne souffre pas la contradiction, et tranche nettement entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas, aussi bien d'ailleurs au point de vue de ce qu'il faut dire que de celui de ce qu'il faut faire, l'un et l'autre étant automatiquement ajustés l'un à l'autre (Macherey 2007 : en ligne).

3.2. Les paroles antérieures sont-elles antérieures ou simultanées ?

Deuxième question que permet de poser le travail de Jean Peytard, l'antériorité du « déjà-là » ou sa simultanéité. En effet, si nos paroles sont informées par du déjà-là, où se situe-t-il sur l'axe temporel de nos énonciations ? La notion de « masse interdiscursive » de Jean Peytard implique plutôt une simultanéité de nos propos et de ceux qui les informent. De même, la notion de préconstruit, conçue par Michel Henry et Michel Pêcheux comme une élaboration dans l'intradiscours et donc au moment même de l'énonciation, présente le déjà-là comme un antérieur simultané, si l'on peut dire. Dans les conceptualisations ultérieures, qui tourneront autour de la notion de mémoire à partir de la proposition de Jean-Jacques Courtine, le « déjà-là » du tiers-parlant est bien situé dans les antérieurs de nos discours : notre mémoire discursive précède bien nos discours.

3.3. L'énonciateur est-il vraiment le seul à parler ?

Les notions avancées par Jean Peytard posent enfin une dernière question, la plus complexe et la plus critique à mon sens, celle de la nature du contexte. Il adopte une perspective énonciative plus étroite que la perspective socio-historique de la proposition de Michel Pêcheux. Chez Jean Peytard, en effet, la « masse interdiscursive » est consciente, et une identification des énonciateurs est rendue possible par les « images » repérables dans les productions discursives. Le tiers-parlant maintient l'énonciation dans un dispositif restreint à trois types d'énonciateurs (masse parlante indéfinie, masse plurielle et persona), et dans un dispositif énonciatif traditionnel issu de Benveniste, énonciateur-récepteur-contexte. Or, quelques travaux de ces deux dernières décennies ont permis des approches plus intégratives du contexte, et surtout un élargissement du dispositif énonciatif : les chercheurs qui travaillent sur les matérialités, techniques, objectales ou corporelles, ne peuvent en effet se contenter du schéma indiciel, mais élaborent un dispositif théorique qui permet de rendre compte d'une agentivité de l'ensemble de l'environnement : qu'il s'agisse du réseau « Langage et travail », déjà ancien, ou du courant de la multimodalité, de celui de la théorie de l'action, de la *mediated discourse analysis*, ou de la linguistique symétrique que je propose depuis quelques années (sur ces différentes approches voir Paveau 2009, 2012a, 2012b), on construit désormais l'objet de la linguistique au-delà de la langue en elle-même. Par conséquent, on montre que l'énonciateur n'est pas le seul à produire des discours, mais que l'ensemble de l'environnement parle, c'est-à-dire contribue à la production des discours. D'une perspective égocentrée et logocentrée, on passe à une perspective non centrée : c'est l'environnement tout entier qui est producteur de discours, corps, objets, artefacts, espaces compris. Du coup, des notions comme celles du tiers-parlant ou de l'interdiscursivité, que cette dernière soit d'ailleurs ramenée à son origine marxiste ou considérée dans ses avatars ultérieurs, ne fonctionnent plus très bien dans une

approche environnementale : c'est alors la question de la validation des concepts qui se pose à son tour. Il faut les penser autrement.

Conclusion

Nos prédécesseurs nous enseignent, et nous apprennent surtout à leur poser des questions : ce sont ces questionnements qui font vivre une approche théorique et qui rendent vivante une discipline. Les notions proposées par Jean Peytard permettent de (re)penser la théorie du discours. En retraçant leur histoire scientifique, en essayant de décrire leur identité conceptuelle, nous pouvons remettre au travail les notions fondatrices et comprendre leurs filiations, réinterprétations et modifications. Ce que nous disent le « tiers-parlant » et la « masse interdiscursive », c'est sans doute, au tout début des années 1990, que les approches linguistiques antérieures peuvent être renouvelées, et qu'en particulier les entrées énonciatives, traditionnellement effectuées par les sources de la parole, peuvent être repensées : s'il y a effectivement une « masse interdiscursive » indéfinie, dont les sources ne sont pas identifiables, c'est que la parole se déploie peut-être autant sous la forme d'une distribution circulante que d'une énonciation.

Bibliographie

- Amossy R., 2000, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan Université.
- Angenot M., 1982, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- Authier-Revuz J., 1982, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV* 26 , p. 91-151.
- Authier-Revuz J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 tomes.
- Charaudeau P., Maingueneau D. (dir.), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Courtine J.-J., 1981, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages* 62, p. 9-128.
- Courtine J.-J., 1994, « Le tissu de la mémoire : quelques perspectives de travail historique dans les sciences du langage », *Langages* 114, p. 5-12.
- Culioli A., Fuchs C., Pêcheux M., 1970, *Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage*, Paris, Dunod, Documents de linguistique quantitative 7.
- Détrie C., Siblot P., Vérine B., 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche pragmatique*, Paris, Champion.
- Fuchs C., Pêcheux M., s.d. (1971 ?), *La détermination : relatives et déterminants*, mémoire s.l.n.d., 46 p. dactylographiées (incomplet, 2 premiers chapitres).
- Kwaterko J., 1998, *Le roman québécois et ses (inter)discours*, Québec, Nota Bene.
- Macherey P., 2007, « Langue, discours, idéologie, sujet, sens : de Thomas Herbert à Michel Pêcheux », Groupe d'études « La philosophie au sens large », en ligne sur <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/macherey20062007/macherey17012007.html>
- Moirand S., 2003 « Les lieux d'inscription d'une mémoire interdiscursive » dans *Le langage des médias : des discours éphémères ?*, Paris, L'Harmattan, p. 83-111.
- Moirand S., 2004, « La circulation interdiscursive comme lieu de construction de domaines de mémoire par les médias », dans Lopez Munoz J.M. et al. (dir), *Le discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, p. 373-385.
- Moirand S., 2007a, « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse », *Corela*, revue électronique : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1567>
- Moirand S., 2007b, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Paris, PUF.
- Moirand S., 2012, « Entre altération et reformulation, quelle place faire au dialogisme de Bakhtine dans les travaux de Jean Peytard ? », conférence au colloque international « Jean

- Peytard : syntagmes et entailles », Université Fédérale d'Ouro Preto, mars 2012 (document de travail).
- Moirand S., Peytard J., 1992, *Discours et enseignement du français, les lieux d'une rencontre*, Paris, Hachette.
- Paveau M.-A., 2004, *Les cadres du discours*, mémoire pour l'habilitation, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle.
- Paveau M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Paveau M.-A., 2007, « Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur », *Corela*, revue électronique : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1550>
- Paveau M.-A., 2009, « Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique », conférence invitée au deuxième colloque international *Res per nomen*, Reims, 30-31 mai, in Actes prépubliés, p. 21-31.
- Paveau M.-A., 2010a, « Interdiscours et intertexte. Généalogie scientifique d'une paire de faux jumeaux », in Actes du colloque international *Linguistique et littérature : Cluny, 40 ans après*, 29-31 octobre 2007, Besançon, PUFC, p. 93- 105.
- Paveau M.-A., 2010b : « La norme dialogique. Propositions critiques en philosophie du discours », *Semen* 29, p. 127-146.
- Paveau M.-A., 2012a, « *Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition* », dans *Quelle place pour les objets dans les sciences du langage et sciences de la communication ? Synergies Pays Riverains de la Baltique*, Volume 9 : <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Baltique9/baltique9.html>
- Paveau M.-A., 2012 : « Réalisme et discoursivité. D'autres dimensions pour la théorie du discours », *Semen* 34 [la référence des pages sera ajoutée dans la version définitive, parution novembre 2012].
- Paveau M.-A., (à par.) : « L'éthique des paradigmes. Mémoire et démémoire scientifique », *La rhétorique de la critique dans le discours universitaire. Conflits, polémiques, controverses*, actes du colloque international de Varsovie, 22-25 avril 2009, Université de Varsovie.
- Paveau M.-A., Rosier L., 2005, « Éléments pour une histoire de l'analyse du discours. Théories en conflit et ciment phraséologique », communication au colloque franco-allemand *L'analyse du discours en France et en Allemagne*, Créteil, Céditec, 2 Juillet : <http://www.johannes-angermueller.de/francais/adfa.html>
- Pêcheux M., 1969, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod.
- Pêcheux M., 1975, *Les Vérités de La Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*, Paris, Maspero.
- Peytard J., 1989, « La mise en mots du tiers-parlant comme jeu-évaluatif », *Cahiers du Français des Années Quatre-vingts* 4, ENS de Fontenay/Saint-Cloud, Credif, ENS Éditions/Ophrys, p. 137-152.
- Peytard, F. 1992, *Syntagmes 4 (De l'évaluation et de l'altération des discours - sémiotique, didactique, informatique)*, Annales littéraires de l'Université de Besançon
- Peytard J., 1993, « D'une sémiotique de l'altération », *Semen* 8 : <http://semen.revues.org/4182>, consulté le 04 février 2012
- Peytard J., 1994, « De l'altération et de l'évaluation des discours », dans Moirand S. *et al.* (dir.), *Parcours linguistique de discours spécialisés*, Berne, Peter Lang, p. 69-84.
- Peytard J., 1995, *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand-Lacoste.
- Robin R., 1989, « Présentation. L'énigme du texte littéraire », *Cahier de recherche sociologique* 12, p. 4-18.
- Schepens P., 1999, *Linguistique dialogique et psychanalyse*, Besançon, PUFC.